

M. Barclay



Au Paladium! Au Paladium! hurle Ferré en « play-back » sous sa moustache

“ J’ai entendu Mireille Mathieu cette petite qu’on fait pousser

C’est Léo Ferré qui parle. Il a beaucoup à dire sur le sujet.

Cette petite, c’est une affaire commerciale prise au sortir de la télévision. Barclay m’a dit l’autre jour : « Je n’ai pas le droit de laisser Mireille Mathieu, quelqu’un d’autre la prendra si je ne le fais pas. »

J’ai aussi entendu Antoine et ses élucubrations. Je l’ai vu à la télévision. Il me paraît malin, intelligent, il a l’air d’avoir beaucoup de métier. Moi, au bout de vingt ans, je n’arrive pas à avoir ce métier pour répondre aux journalistes. Lui, il avait l’air de se cabrer, d’être très malin, de faire attention.

L’époque veut qu’aujourd’hui certains jeunes arrivent à faire en trois mois ce que j’ai fait, moi, en vingt ans. Il y a un phénomène qui est uniquement, à mon sens, publicitaire : on vend une marchandise. On n’a jamais vendu des artistes. Je ne pense pas qu’un artiste puisse être à vendre. Mais on vend cette marque « Antoine », ces cheveux longs, cette chemise à fleurs. Alors, tant qu’à faire, j’aime autant aller au bout des choses. Je voudrais savoir de quelle couleur est le slip. Avec qui couche-t-il ? Que mange-t-il ? Qu’est-ce qu’il aime ? Qu’est-ce qu’il n’aime pas ? Est-ce qu’il met ses cheveux sur ou sous le drap ?

A part ça, je ne peux pas porter

de jugement de valeur sur des gens qui font le même métier que moi, même si je le fais depuis vingt ans et eux depuis quinze jours. À partir du moment où ils se vendent, même en vente forcée, ils peuvent bien s’acheter des trucs et des bagnoles avec le produit de cette vente, personne n’a rien à dire.

C’est le prix de leur esclavage. L’esclavage ça existe encore, pire qu’avant. Avant, l’esclave pouvait se révolter, tuer son maître à l’occasion. Aujourd’hui, il est sous contrat.

On ne peut pas tuer Barclay. Il est gentil, il a un beau cigare, une belle moustache et puis il vous invite à manger tous les jours. Il est adorable M. Barclay, mais c’est tout de même un négrier.

Pour vendre la bibine

Il y a un autre négrier, c’est le manager. Lui, il va sur le bateau. Il est dans la même baraque. Il prend des risques aussi mais il vend quand même tranquillement sa marchandise.

Aujourd’hui, tout ça se fait dans de la gaze, empaqueté dans du kleenex, mais c’est tout de même de l’esclavage.

Après tout, peut-être ces jeunes sont-ils contents d’être de la chair à négrier parce que ça favorise les choses, ça fait aller plus vite.

Moi aussi je traite bien avec les

négriers. Je signe même des contrats et quand c’est signé, je m’exécute. Je suis honnête. Si je le décide, je le fais. Seulement, moi, je peux me défendre. Je suis un esclave à moitié affranchi ou provisoire.

Ces temps-ci, on me dit : « Qu’est-ce qu’on vous entend en ce moment à la radio ! » Ça veut dire deux ou trois fois par jour. Ça, c’est grâce à mon marchand de disques. M. Barclay, qui connaît des gens qui ont de l’entre-gent et de l’entre-sillon, micro ou autres.

Ce n’est pas pour moi, c’est qu’il faut prévenir les gens que Léo Ferré est à Bobino pour qu’ils viennent parce qu’ils achètent des disques en sortant. Il y a toujours un intérêt à la base. Ce n’est pas pour ma gueule que les gens font ça, c’est pour vendre leur « bibine ». Je trouve ça bien. Ils ont raison de faire de la publicité, mais il faut tout de même le dire.

C’est qu’aujourd’hui il y a de la concurrence. Avant la guerre, il y avait Trénet, Jean Nohain et Mireille, Gilles et Julien et Jean Tranchant, je ne parle pas des faiseurs de romances, c’était tout. Maintenant, il y a de nouvelles classes, il y a les paysans, les ouvriers, les bourgeois, les fonctionnaires et les auteurs-compositeurs. Je crois qu’il y a trop de marchandise. On la vend trop au détail. C’est le microsillon qui a amené ça, il a fallu justifier cet amoncellement de vinylite. C’est merveilleux dans le fond le microsillon.



Madeleine Ferré : « On dit que Léo a la dent dure dans son métier mais quand il entend Brel il monte en douce le bouton de la radio. »

Candidide 2-8-X-66

Votre lettre pour l'annuaire, est lue. Je vous envoie l'annuaire. Des pages sur le monde de l'annuaire.

Alchimie 17 (1947)

Renée 1907-1988



poésique. Mais il avoue qu'il n'y est jamais allé.



Ses élucubrations... Rimbaud ou Baudelaire.

A L'AFFICHE

■ **JEAN-LUC GODARD** et **MICHEL AUDIARD** étaient ennemis. Ils ont conclu un armistice. Maintenant ils collaborent. Ils veulent porter à l'écran « Le voyage au bout de la nuit », de Céline. Belmondo est d'accord pour le jouer, mais les producteurs s'évanouissent quand on leur présente le devis : un milliard et demi d'anciens francs. Conséquences : Godard marche sur les traces de Pasolini en préparant « La vie aventureuse de Jésus », et Audiard va débiter dans la mise en scène avec « Opération Léontine » et Jacqueline Maillan.

■ **Pas de repos le 1^{er} mai pour JEAN GABIN** : il devait commencer à tourner « Le jardinier d'Argenteuil ». Il avait fait savoir auparavant qu'il ne jouerait ni les truands, ni les policiers, ni les grands bourgeois, ni les clochards, encore moins les paysans ou les amoureux. Il hait, d'autre part, le mouvement qui déplace les lignes, et les bagarres. « Le jardinier » répond à ces impératifs et lui offre un personnage de faux-monnayeur altruiste. Il se laisse, pour la circonstance, pousser une barbe et une moustache style Napoléon III.

■ **LOUIS MALLE** : « De Hollywood, j'ai reçu plusieurs propositions mais je ne veux pas être dévoré par le monstre américain. Si je travaille là-bas, ce sera à ma façon et pour évoquer la grande époque du jazz à New Orleans... Pour l'instant je ne pense qu'au « Voleur », d'après le roman de Darien : le héros (Belmondo) fait une sorte d'apologie du vol et de l'anarchie dans un Paris où va éclater la Grande Guerre. »

■ **JEAN-CLAUDE BRIALY** : « Nous sommes sous la Révolution. J'entre dans la chambre de Mimi-la-Guillotine, une prostituée dont les fenêtres ouvrent sur la sinistre place. Une tête tombe. Chic, dis-je, mon oncle est mort, je suis riche. La prostituée s'offre alors à moi gratuitement. Je sors de la chambre fort satisfait et je donne le tuyau, à un copain. Parce que, bien sûr, l'homme guillotiné n'était pas mon oncle. » Telle est l'astucieuse histoire imaginée par Daniel Boulanger et qui sera tournée par **PHILIPPE DE BROCA** dans « Le plus vieux métier du monde ». Mimi-la-Guillotine, ce sera **JEANNE MOREAU**.

■ **JULIETTE GRECO** : « Je suis la seule femme à avoir franchi le rideau de fer en Allemagne de l'Ouest. Oui, un soir, il a fallu baisser le rideau de fer de la scène et les spectateurs auraient mis le feu au théâtre si je n'étais pas revenue à l'avant-scène en passant par une petite porte de fer... » Juliette prépare une brassée de chansons nouvelles pour sa rentrée à l'Olympia. La plus étrange sera « Vous prendrez bien une tasse d'anxiété », par Serge Gainsbourg. Cette tasse, dit Gréco, c'est moi qui l'offre à un monsieur pressé et cela me donne un complexe. D'habitude, avec moi, les hommes ne sont pas tellement pressés. »

Pierre MONTAIGNE

ir la tombe de Piaf

On peut avoir tout Mozart dans une bouteille et tout Beethoven dans un cartable.

Je vais dans un magasin, j'achète les neuf symphonies de Beethoven, merveilleusement enregistrées par M. Karajan, je rentre chez moi, j'écoute les neuf symphonies à l'afilée. Ce n'est pas possible... Au bout de la troisième, ma sensibilité est émoussée, je suis distrait à un moment par mon chien, je téléphone, j'oublie d'arrêter l'électrophone et l'andante de la pastorale continue pendant que je téléphone à quelqu'un qui me demande : « Que pensez-vous des Beatles ? » Alors, je réponds pendant que Beethoven continue à travailler dans ma chambre.

Notre sensibilité va s'émousser. Les gens iront ailleurs, au rugby ou à je ne sais quoi, au « pop'art ». On va tous crever de cancer du colon. En l'an 2000, « morte la musique ».

On a même peur des mots. L'autre jour, j'ai entendu à la radio un jeune qui s'appelle Jean-Claude Annoux, dire avec une mimique en surimpression apprise sans doute chez René Simon : « Moi, je n'ai pas de chanson-message. » Or, il n'y a que ça dans ses chansons. Sinon qu'est-ce que ça veut dire ? Il n'est pas Papou ? Il parle bien français.

Quand quelqu'un veut s'exprimer, dans un journal, ça s'appelle un « éditorial », dans un livre — quand ce n'est pas de la Série Noire ou un remake de Balzac —, ça s'appelle un « essai », dans un discours politique, on appelle ça une

option, et quand on parle d'une chanson de moi, on dit un « message ». Heureusement, on ne fait que des messages. Un message, c'est un lien entre moi et l'autre. Un moyen de communiquer.

D'ailleurs, aujourd'hui, on ne fait pas de chanson-message, on fait de la chanson « engagée ». L'autre jour, on m'a même dit que Richard Anthony était un chanteur « engagé »...

La guerre des autres

D'abord, il faudrait se mettre d'accord sur le terme. Il a été inventé par Sartre qui, à un moment, à tort ou à raison, a parlé de l'engagement littéraire. Pour moi, l'engagement est un contrat. C'est se mettre le fer aux pieds, au stylo ou au crayon-feutre. Il y a, pour employer le terme de Sartre, « une aliénation dans l'engagement ».

Pour moi la véritable chanson engagée, c'est la chanson à « dé-gager ». L'engagement en définitive c'est une affaire de solitaire. L'engagement c'est Van Gogh laissant son tube de peinture, qui va au bordel et qui en sort en se coupant l'oreille. Vous ne verrez jamais demain Mauriac se couper l'oreille en sortant du Maghreb.

Mais ce n'est pas la peine de se battre pour un mot en français, « l'Engagement », c'est quelque chose qui nous vient d'Amérique. Il y a toute une jeunesse qui s'insurge notamment contre la guerre

du Vietnam, je dis bien notamment, car les Américains n'en finissent jamais de faire la guerre chez les autres. Il y a des gens qui s'insurgent et je trouve ça très bien. C'est nouveau et c'est parfait mais quand les disques reviennent ici, on dit : « Ça c'est extraordinaire » et nous nous mettons à gueuler nous aussi contre la guerre au Vietnam.

Il ne faut tout de même pas oublier que chez nous, bien avant ça, il y a eu Prévert et que ça ne s'écrit pas « Jack Prayvaert » tout de même.

Aujourd'hui, les éditeurs me disent : « Est-ce que vous avez des chansons de révolte ? », contre quoi va-t-on se révolter ? En France, il n'y a plus de guerre. Quand il y avait la guerre, on n'en parlait pas non plus. J'ai fait, à l'époque, une chanson sur la guerre d'Indochine, « Pacific Blues », et, au moment de la guerre d'Algérie, une autre sur la torture. Elles ne sont jamais sorties. Maintenant, on peut parler de la guerre parce que c'est celle des autres.

*Ainsi s'achève
le rapport
de Léo Ferré
sur les nouveaux
« insectes »
de la chanson*